# De loin ... notre révolution (4)

*Al-Jumhuriya, 1 août 1954.*

Dans une partie antérieure de ce discours, j'ai exprimé mon inquiétude pour notre révolution face à ce que les demi-instruits pourraient lui suggérer dans les affaires de réforme qu'elle affronte, et je voudrais m'arrêter un peu sur ces demi-instruits, afin de préciser qui ils sont et dans quelle erreur ils pourraient entraîner notre révolution.

Il est tout à fait clair que l'instruction n'est pas de ces choses qui peuvent être définies par quelque espèce de quantité continue ou discrète, comme disent les anciens philosophes ; elle n'est pas de ces choses qui peuvent se diviser comme se divisent les nombres, ou comme se divisent les unités, et ne peut donc être divisée en moitiés, en tiers ou en quarts, car nous n'en connaissons aucun tout sur lequel nous pourrions opérer une telle division. Dieu, puissant et exalté, nous a appris qu'au-dessus de tout possesseur de savoir se trouve un plus savant encore, et nous a appris que nous n'avons reçu du savoir qu'une faible part.

Et puisque le savoir ne peut être ni enclos ni compté, et ne peut pour cette raison être réduit en moitié, en tiers ou en quart, l'instruction, qui est la réception du savoir, n'admet pas davantage d'être enclose ni divisée. « Les demi-instruits » est donc une de ces expressions par lesquelles on veut dire autre chose que son sens exact, et le demi-instruit est celui qui n'a pas pris du savoir et de la culture ce qui redresserait son esprit, son caractère et son cœur, et lui donnerait un juste jugement des choses, l'exactitude dans les opinions qu'il en forme, et la patiente délibération pour résoudre les problèmes qui se présentent à lui ; il a retenu certaines choses et d'autres lui ont échappé, comme le disait Abu Nuwas à al-Nazzam, et pour cette raison il tranche sur ce qu'il ne peut juger convenablement, lui manquant les outils qui lui permettraient de juger avec justesse et de parler avec exactitude. Le demi-instruit peut posséder une grande part de savoir, avoir embrassé de nombreuses branches de la connaissance, mais son savoir, pour abondant qu'il soit, n'a pas mûri son esprit, n'a pas assuré son jugement, n'a pas redressé son caractère, n'a pas corrigé son cœur ; il est savant sous un aspect et ignorant sous bien d'autres. Dieu, puissant et exalté, nous a parlé de ceux qui furent chargés de la Torah et qui ensuite ne la portèrent pas, les comparant à l'âne qui porte des livres ; et l'homme qui fut chargé du

savoir et qui ensuite ne le porta pas, qui le mémorisa et n'en tira ensuite aucun profit, qui ne l'intégra pas en lui-même et dont l'esprit, le cœur et le caractère n'en furent point façonnés, est comme ceux qui furent chargés de la Torah et qui ensuite ne la portèrent pas. Et dis de même, par analogie, de ceux qui furent chargés du Coran et qui ensuite ne le portèrent pas, et de tout homme qui connut quelque chose, peu ou beaucoup, et qui n'en tira profit ni pour lui-même ni pour ceux qui l'entouraient.

Et tout, dans la vie moderne, expose les hommes — « sauf ceux que Dieu en a préservés » — à être comme ceux qui furent chargés de la Torah et qui ensuite ne la portèrent pas, pour qui Dieu donna la parabole de l'âne qui porte des livres ; car les moyens du savoir se sont multipliés et simplifiés en ces jours, jusqu'à ce que le savoir en vienne à être poussé vers les gens sans qu'ils le cherchent, porté jusqu'à eux sans qu'ils se donnent la peine de le poursuivre, et peut-être même versé dans leur tête sans qu'ils le veuillent ou le désirent. Ces livres qui exposent les vérités du savoir et les transmettent aux gens dans les mots les plus simples, les plus proches de la compréhension ; ces journaux qui accueillent les gens matin et soir avec des chapitres de science, de littérature, de philosophie et d'économie — leur ont tout facilité, rapprochant cela de leur esprit. Et cette radio, qui jette dans les oreilles des gens, matin et soir, au travail et au repos, tout ce que Dieu veut des variétés du savoir. Tous ces moyens ont jeté dans l'esprit de beaucoup de nos contemporains l'idée que le savoir est chose facile, que l'homme n'a pas besoin de dépenser l'effort ni de supporter la peine pour en gagner même un peu. Et les gens, pour cette raison, méprisent souvent ceux qui consacrent toute leur vie et tous leurs efforts à la recherche, à l'étude et à l'acquisition, les voyant comme assumant des charges dont ils n'ont nul besoin.

Et pour cette raison, ils regardent les savants spécialistes avec des regards pleins de pitié et de commisération, et il se peut qu'il leur soit suggéré que ces savants sont une créature nouvelle, différente des autres gens qui prennent les choses avec aisance et simplicité ; et puisque le savoir est écrit, rendu facile et simplifié, dans ces volumes vendus à des prix non moins faciles que le savoir lui-même, et puisque tout le monde lit ces livres et en tire ce qu'il en tire, comme on lit les journaux et écoute la radio, il n'y a pas de mal à ce qu'ils acceptent tout ce qu'on leur dit, à ce qu'ils en retiennent ce qu'ils peuvent, et laissent ce qu'ils ne peuvent supporter, assurés que leur savoir se renouvellera chaque jour tant qu'ils liront les livres qui se publient et les journaux qui circulent, et écouteront

la radio, de bon ou de mauvais gré.

Et ainsi est né, en cette époque moderne, grâce à l'imprimerie et aux moyens de publication et de diffusion, une sorte facile de savoir, mais qui ne se distingue pas par la seule facilité, mais aussi par la rapidité — rapidité de sa production, rapidité de sa compréhension, rapidité de son oubli. Il atteint à peine une oreille qu'il sort déjà par l'autre, comme dit le peuple, et pour cette raison c'est un savoir volatile, qui passe comme passe le nuage, sans laisser dans l'âme du lecteur ou de l'auditeur de trace d'un quelconque poids. Mais en même temps il donne à son lecteur ou à son auditeur l'illusion d'avoir beaucoup lu en matière de savoir et d'être devenu un homme cultivé capable de se risquer en toute chose et de juger de toute chose, trouvant la solution à chaque problème et l'issue à chaque impasse. Et toute chose a une face de bien et une face de mal : faciliter le savoir et le rapprocher de beaucoup de gens est un bien, car cela porte la connaissance, sous ses diverses formes, à des classes de gens qui n'avaient jamais eu la chance de goûter au savoir, et qui ont tout le droit d'apprendre et de se cultiver, et le peu qu'ils apprennent par ces moyens faciles est préférable aux ténèbres absolues de l'ignorance ; mais en même temps cela pousse beaucoup de gens à la vanité, les égare sur leur propre réalité, et leur donne l'illusion d'avoir atteint un savoir qu'ils n'ont en fait pas atteint. Et c'est là une source de bien des maux dans la vie humaine en général, et dans un pays comme l'Égypte c'est un danger, et quel danger, pour cette vie générale ; car il conviendrait qu'à côté de ce savoir facile et abondant existe un autre savoir, difficile, qui ne s'acquiert que par l'effort, la peine, le support de la difficulté et l'assomption de la fatigue, et que, pour cette raison, seul un petit nombre de gens atteint — ceux qui s'y consacrent entièrement s'ils le peuvent, ou qui s'efforcent de trouver le temps pour cela si une telle consécration ne leur est pas facilitée. Et l'État devrait écouter les possesseurs de ce savoir difficile plus qu'il n'écoute les possesseurs du savoir facile, et c'est précisément ce qui distingue l'Europe et l'Amérique, d'un côté, de l'Égypte et des pays semblables, de l'autre ; car il suffit, pour le commun des gens en Europe et en Amérique, de former l'opinion publique sur laquelle les gouvernants se guident dans les affaires politiques et dans l'organisation de la vie sociale. Et ce n'est pas peu de chose — c'est au contraire le meilleur résultat que l'humanité ait pu atteindre de la libération des peuples à l'époque moderne — mais les gouvernements européens et américains, lorsqu'ils affrontent un problème de la vie politique, administrative ou sociale, ne consultent pas, pour le résoudre, ceux qui tirent leur savoir des livres faciles, des journaux abondants et de

la radio, mais consultent plutôt d'autres gens — ceux qui se sont consacrés au savoir de leur propre initiative, ou qu'on a aidés à s'y consacrer, qui y ont excellé, puis y ont apporté leur contribution, puis l'ont concilié avec ce qui les entoure des affaires de la vie et des intérêts des gens.

Et quoi de plus dangereux que de voir un problème parmi les problèmes des gens se poser, et que sa solution soit suggérée par des lecteurs de journaux et de livres faciles, et par cette catégorie de gens qui ont connu certaines choses tandis que d'autres leur ont échappé, qui ont retenu le savoir dans leur tête sans qu'il atteigne leur cœur ni ne redresse leurs mœurs, et qui ont retenu le savoir pour en faire ensuite un commerce par lequel ils consolent les gens à propos d'eux-mêmes, et trompent par ce moyen qui le veut et qui ne le veut pas, qui peut être trompé et qui ne le peut pas ?

Tous ceux-là sont des demi-instruits, et c'est pour eux que je ressens, à l'égard de notre révolution, la plus profonde inquiétude ; certains d'entre eux n'ont acquis du savoir que sa part la plus facile et la plus légère, et certains d'entre eux ont acquis beaucoup de savoir mais n'ont instruit que leur esprit et leur langue, non leur cœur et leur conscience, et certains d'entre eux ont fait une moquerie à la fois du savoir et des gens, pensant plus à eux-mêmes qu'à leur savoir, et plus à eux-mêmes qu'aux autres gens. Il n'est pas fidèle au savoir qu'il a absorbé, car il le prend pour moyen de son propre intérêt immédiat, ni fidèle à ceux qui lui ont fait confiance, car il prend son savoir pour moyen de leur présenter sous un jour favorable ce qui convient à son propre intérêt, non à celui qui leur convient.

Dieu nous a parlé d'un peuple qui lut sa parole et la déforma ensuite après l'avoir comprise, et combien nombreux sont ceux qui, aujourd'hui, lisent la parole de Dieu et la parole des savants et la déforment ensuite après l'avoir comprise, parce que leurs intérêts particuliers exigent cette déformation, et ils sont faibles devant leurs propres intérêts tandis qu'ils sont forts contre les intérêts des autres gens.

Et je témoigne avoir vu en Égypte des gens qui détestaient certains systèmes au plus haut point, qui en étaient affligés au plus haut degré, et qui s'en plaignaient avec la plus grande amertume, mais qui, dès qu'on leur donna la chance d'assumer quelque part de responsabilité publique, en vinrent à aimer ce qu'ils détestaient auparavant, et le firent aimer aux autres, l'ornant dans leur cœur, le recommandant à eux-mêmes et à ceux

qui se rattachaient à eux — pour nulle autre raison que celle-ci : ils avaient été sincères avec eux-mêmes et avec les gens tant qu'ils n'avaient aucune responsabilité, mais dès qu'ils devinrent responsables, ils se mentirent à eux-mêmes et mentirent aux gens, parce que leur intérêt immédiat leur était devenu plus cher que la vérité, et plus cher que les intérêts des autres gens.

Ce sont là des demi-instruits — non parce qu'ils ont retenu la moitié du savoir, ou en ont retenu une partie et oublié l'autre ; mais parce que, bien qu'ils aient retenu une grande part de savoir et embrassé une large connaissance, le savoir ne s'est pas emparé d'eux comme ils s'étaient emparés de lui. Leur esprit et leur langue furent instruits, tandis que leur cœur et leur conscience restèrent ignorants, de sorte qu'ils ne devinrent aptes qu'à se servir eux-mêmes, et en vinrent à nécessiter la plus stricte surveillance lorsqu'ils se servent eux-mêmes, car ils sont susceptibles de sacrifier l'intérêt public au profit de leur intérêt privé. Telles sont les nombreuses variétés des demi-instruits : ceux qui se sont saisis du savoir sans l'avoir pleinement épuisé par la recherche et l'étude, ceux qui ont maîtrisé une partie du savoir en restant ignorants d'une autre partie, et ceux qui ont beaucoup appris, mais dont le savoir n'a jamais atteint leur cœur ni leur conscience.

Tous ceux-là constituent un mal contre lequel la révolution doit se garder avec la plus grande vigilance ; certains d'entre eux offrent des conseils bien qu'ils n'aient aucun droit de conseiller, parce qu'ils ne maîtrisent pas convenablement le savoir sur lequel on les consulte ; certains d'entre eux conseillent en dehors de tout domaine des affaires de la vie qu'ils ont effectivement maîtrisé ; et certains d'entre eux ne méritent ni de conseiller ni d'être consultés du tout, parce qu'ils sont eux-mêmes égarés et égarent autrui, ayant fait de leur propre caprice leur dieu, pris leur propre intérêt pour but, et fait du monde et de tout ce qu'il contient et de tous ceux qui s'y trouvent un simple moyen vers ce but. On disait que le conseiller est un homme de confiance, et c'est le droit de quiconque demande conseil que d'enquêter, de s'informer et de vérifier lorsqu'il choisit ses conseillers.

Et je ne doute pas que l'une des choses les plus difficiles et les plus ardues soit le choix des hommes dignes de confiance, et le discernement des hommes de bon jugement sur la discrétion et la franchise de qui, sur le conseil sincère et le dévouement de qui, sur la bonne conduite des affaires de qui, et sur la capacité à porter de lourdes charges de qui, l'on peut compter. Et de là, ce serait la plus grave injustice que de blâmer les

gouvernants pour n'avoir pas su bien choisir leurs conseillers, car les gouvernants ne sont pas capables de lire dans les cœurs, ni de sonder les profondeurs des consciences, et combien nombreux sont ceux que l'on rencontre et dont on vient à s'enthousiasmer, jusqu'à ce que cet enthousiasme s'empare à la fois de l'esprit et du cœur, et que l'on en vienne alors à leur faire confiance, puis à leur confier ce que l'on confie à soi-même, ou ce qu'on craint même de se confier à soi-même — jusqu'à ce que, l'heure de vérité venue et les choses mises à nu, on regarde et l'on constate que l'on a placé sa confiance là où il n'y avait rien à y placer, que l'on a cherché la sécurité là où elle n'était pas, et que l'on s'est rassuré auprès de celui qu'il eût fallu craindre. Et ce n'est pas sans raison que Ziyad dit à ses sujets : « Nous demandons à Dieu d'aider chacun à supporter l'autre. » Nous demandons à Dieu d'aider les gouvernés à supporter leurs gouvernants lorsqu'ils se montrent durs, qu'ils aient raison ou qu'ils se trompent, et d'aider les gouvernants à supporter les gouvernés, qu'ils soient satisfaits ou mécontents, et que, lorsqu'ils offrent conseil, ils conseillent sincèrement ou trompeusement.

Quoi qu'il en soit, il nous a été ordonné de dire la vérité, et de conseiller ce que nous croyons être le bien. Et tout le bien consiste en ceci : que la révolution se garde avec la plus stricte et la plus sévère vigilance lorsqu'elle demande conseil et lorsqu'elle s'adjoint, pour porter les charges du pouvoir, ceux qui sont capables de l'aider. Car s'il est du devoir d'un homme de vérifier et de prendre ses précautions lorsqu'il demande conseil pour ses propres affaires privées, c'est à bien plus forte raison son devoir de vérifier le plus minutieusement et de prendre les plus grandes précautions lorsqu'il demande conseil non pour les affaires d'une seule génération contemporaine, mais pour les affaires d'une génération que suivront d'autres générations.